

L'étrange cas de l'enfant imaginaire

04/08/25

Stéphane DROUOT

<https://ecrits.laei.org>

Il est des histoires plus vraies que nature, des histoires dont on ne se détache jamais vraiment, qui vous poursuivent jusque dans les méandres de l'inconscient, qui savent vous trouver au fond de la nuit, tout au bout d'un rêve anamorphosé par le délire d'un instant parfait.

Il est des histoires comme celle-ci, qui frappent à la porte du réel, qui s'invitent à dîner dans une conversation intérieure... Des histoires qui si on les murmurent prennent racine sous notre peau et tatoue dans notre souvenir des images impossibles.

Ce jour là, il pleuvait à torrent sur le pare-prise de ma petite voiture, avançant au ralenti sur une route de campagne, perdue entre la forêt et la montagne, à mi-chemin entre ici et ailleurs. La pluie a toujours cet effet sur moi, elle me berce. Le clapotis tape tape, sshhh sur le miroir au illusion de mon bolide. Ma voiture, cette symbiotique armure, conquérante de la nature, flotte dans les méandres gris, suspendus comme à l'arrêt. Ce jour là, c'était elle qui me conduisait et le moment où je réalisais que j'étais en mouvement, j'aperçus du coin de l'œil, comme crucifié entre deux arbres, l'ombre furtive d'un renard blanc.

Instinctivement, mon pied se lève de l'accélérateur, ma concentration devient dans mes mains d'abord, puis mes yeux, ma nuque. Mon corps se résorbe, je respire à nouveau comme si j'avais été en apnée depuis mon départ. J'étais parti, mais quand, et d'où ?

Sur le siège passager, un enfant me regarde de cette intensité que seuls les enfants ont, comme s'ils percevaient la magie du monde par delà sa mondanité. Il doit avoir 7 ans, et dans ces yeux noirs, je vois la pluie qui se reflète. De longs cils servent d'essuie glace à ses paupières lourdes.

Je n'ai jamais vu cet enfant de ma vie auparavant, mais il est là, assis sur mon siège passager, attaché et sécurisé d'une façon parfaitement précaire pour un enfant de sa taille. Lui, ne semble pas le moins du monde perturbé par ma présence en sa compagnie.

Par réflexe, mon visage lui sourit alors que mon intérieur fronce les sourcils. Puis, réalisant que mes yeux ont quittés la route depuis plus de temps que de raison, je focalise mon attention sur les éclats de gouttes sur le bitume recouvert de feuilles d'automne. Là encore, par réflexe, je lève le pied.

De l'épaisse et froide brume atmosphérique se dessine le corps élégant d'un animal sauvage interrompu dans sa traversée anodine par mes pleins phares. L'espace d'un instant je suis incrédule, mais instinctivement, mes pieds sans même que j'ai à y réfléchir entament une procédure de décélération rapide alors que mon bras se pose du côté passager, ma main sur la poitrine de l'enfant qui siégeait là il y a quelques secondes pour amortir le choc potentiel.

Le geste était inutile. La voiture s'arrête bien avant le contact avec l'animal, et sur le siège, il n'y a personne.

Sur la route, un grand cerf blanc aux bois paraboliques immenses me regarde d'un air curieux. La voiture cale, mes feux s'éteignent.

La bête, d'un simple mouvement de tête nonchalant, détache son regard du mien et semble considérer le flanc de la montagne boisé comme un refuge potentiel.

À ses côtés, un jeune enfant, le même enfant qui était dans la voiture à l'instant, lui tend la main. Le cerf baisse la tête pour se faire caresser entre les cornes tel un gigantesque chat. Son pelage lui dans le noir et il semble parfaitement sec dans le déluge.

J'établis machinalement une liste mentale, tentant sur le moment même de rationaliser cette expérience. Rien n'a de sens. Je ne me souviens pas avoir pris la voiture, je ne connais pas cette route, je ne sais pas où je vais. Il y a des années que la pluie acide a fini de tuer la végétation et la faune sauvage et je ne me souviens plus de la dernière fois que j'ai vu un arbre, encore moins une forêt.

Il y a encore quelques enfants, ici et là. Il y a encore quelques innocents qui croient en un monde meilleur, en un futur qui sauraient restaurer la nature, mais ces utopistes sont de moins en moins nombreux ; le taux de natalité est quasi nul, mais la fécondité avait déjà plié bagage bien avant que l'idée de se reproduire ne devienne qu'une cruelle blague pour la plupart de ceux qui ont décidé de survivre à la lente agonie du monde.

J'y avais cru, au début, j'avais vraiment cru qu'on s'en sortirait, que l'espèce humaine saurait épargner la Terre. J'y croyais encore quand abeilles ont disparues et que les rivières se sont vidées. C'est quand les arbres sont morts, que j'ai arrêté d'y croire, mais il était déjà trop tard.